

là réduit, comme cet infortuné, à l'état de bouillie sanglante. Le spectacle odieux qu'il avait contemplé lorsqu'il avait relevé ce cadavre incrusté dans le sol de Courbevoie, lui revenait avec tant de vivacité, qu'il lui semblait que cette sensation pénétrait toute la substance de sa cervelle. Il lui semblait déjà qu'il partageait son sort, et que son corps, détaché soudainement, allait traverser les airs... Mais pour une tradition effrayante, cette catastrophe semblait perdre soudainement de ses terreurs. La souffrance produite par la corde, qui entraînait de plus en plus profondément dans l'épaisseur des chairs, effaçait par intervalles ces appréhensions stupéfiantes.

Effrayantes alternatives qui déchiraient l'âme du malheureux, suspendu entre ciel et terre ! Horrible choix entre deux issues également épouvantables ! Dilemme posé en pleine atmosphère, dépassant toutes les souffrances que l'on peut endurer à la surface de la terre !

S'il est vrai que le nombre des sensations qui se succèdent donne une mesure de la durée du temps, en quelques minutes Gratien vécut une longue vie de douleurs. Mais après cette lutte interminable de pensées folles, terrifiantes, qui se combattirent pendant quelques secondes, l'instinct de la conservation l'emporta. Gratien essaya d'enlever ce lien, il forma le dessein de saisir la corde qui le torturait, de l'empoigner avec la main droite au-dessus de l'endroit où le nœud s'était formé.

C'était une tentative sérieuse, prouvant que la raison n'avait point entièrement déserté la cervelle torturée par des impressions si épouvantables. Gratien raidit donc tous ses muscles dans le but d'exécuter une tentative suprême ! L'effort pesant naturellement sur ces points d'appui, il ressentit un surcroît de douleur. Mais il eut l'héroïsme de triompher de cette crise et il imprima à son *cadavre vivant* une secousse qui ne produisit aucun résultat utile. L'agitation superflue ne fit que faire entrer plus profondément dans ses chairs la cordelette qui occasionnait son supplice.

Voyant qu'il ne pouvait alléger sa souffrance, Gratien perdit tout amour de la vie : il n'eut qu'une ambition, la mort. Mais comment se soustraire à cette douleur brûlante qui excitait toutes les fibres de ses nerfs, qui changeait à la fois tous ses sens en instruments de torture, qui faisait que la douleur habitait chaque atome de ses membres ?

Le désir de périr à tout prix, l'ambition de partager le sort de Navarre lui fit retrouver la voix qui lui avait manqué jusqu'ici pour crier au secours.

— Albertine, Albertine ! s'écria-t-il d'une voix éteinte, viens à mon aide, coupe la corde qui m'entre dans les chairs, car je veux mourir.

Albertine ne se doutait en aucune façon du drame extraordinaire qui se passait à ses pieds, des souffrances que Gratien éprouvait à un mètre au-dessous d'elle. Elle obéissait malgré elle au charme qui s'empare de tout voyageur en ballon, quand l'aérostat s'élève d'une façon graduée, quand les poumons se dilatent, quand l'horizon s'étend et que de nouvelles contrées semblent constamment sortir de terre.

Quoique la voix de Gratien fût faible et éteinte, Albertine entendit la supplication qui lui était adressée. Il lui semblait une voix étouffée qui sortait de terre, et qui venait l'atteindre dans une région où les bruits ne viennent jamais toucher l'oreille des aéronautes, car la montgolfière était parvenue dans la zone des calmes.

Une demande si extraordinaire, formulée d'une façon si étrange, jeta la pauvre femme dans une stupéfaction prodigieuse.

Un instant elle s'imagina qu'elle rêvait.

— Albertine, Albertine ! ne m'entends-tu point ? clama une voix dolente...

Il n'y avait plus moyen de douter, la voix était réelle.

Albertine se penche pour regarder dans la direction de Royan, où elle s' imagine que, par une opération spirite, surnaturelle, se trouve l'être aimé qui appelle son secours. Dans son effroi, dans son ignorance, la malheureuse s' imagine que c'est l'intensité de la douleur qui donne à la voix cette portée prodigieuse.

Un rayon de soleil fait miroiter l'or du corsage à paillettes dont elle est revêtue, et jette dans l'espace des scintillements désordonnés, une de ces

radiations égarées au hasard vient frapper la prunelle de Gratien, et faire palpiter cette cervelle en proie à tant de douleurs.

— Albertine, Albertine ! clama l'infortuné dont ce scintillement réveille l'espérance... coupe la corde...

Cette fois Albertine a vu, a reconnu Gratien, sans comprendre comment il est là, attaché, pendu au bout d'une corde, grinçant, hurlant dans l'espace. Car le déchirement progressif des chairs a amené la corde jusqu'au contact de l'os... et la moëlle ébranlée à travers sa gaine osseuse donne naissance à des exacerbations diaboliques.

La montgolfière perdue est un organe d'une simplicité telle, que tout y est abandonné au hasard. L'artiste qui se laisse enlever n'a aucun moyen ni d'accélérer sa chute ni de prolonger son séjour en l'air.

Jamais Albertine n'aurait consenti à jouer le rôle de la Parque et à trancher la cordelette qui, pour le malheureux Gratien, n'était que trop littéralement le fil de ses jours. Mais dans son désespoir, dans son désespoir, elle trouva la force d'adresser à Gratien les appels les plus pressants, les plus tendres.

— Je n'ai aucun couteau, dit-elle, je ne vois au tour de moi aucune corde, rien que je puisse faire pour te secourir. Mais prends patience, espère en Dieu, la corde qui t'a suspendu jusqu'ici tiendra bon jusqu'à ce que nous soyons à terre. Voilà déjà la montgolfière qui a cessé de monter, la voici stationnaire ; bientôt, elle commencera à descendre.

Albertine n'avait même pas besoin de mentir dans le but louable de donner un hardi courage à la pauvre victime, qui en plein ciel apportait toutes les douleurs de l'humanité. Si la montgolfière avait monté si haut, c'est qu'elle avait été emportée par le bond initial au-dessus de la zone d'équilibre. Comme l'air chauffé se refroidissait rapidement, et avec une vitesse d'autant plus grande que la chute était plus vive, la montgolfière ne tarda pas à descendre avec une vélocité telle que Gratien en reçut quelque soulagement.

Quoique tempérée par ce qui restait de chaleur sous le globe, et par l'étoffe qui offrait à l'air une certaine prise, cette chute était vertigieuse. Gratien était perdu si son état de faiblesse ne l'avait servi en l'empêchant de chercher à se raidir lorsque ses pieds touchèrent terre.

Il était en outre aplati, assommé par sa femme, si la nacelle lui était descendue sur la tête. Mais il régnait un vent si violent que la montgolfière se renversa. Malheureusement, elle fut entraînée pendant plus de cent mètres avant qu'on ait pu la maîtriser. Les habits de Gratien avaient été mis en lambeaux par toutes les broussailles sur lesquelles il avait passé, et son corps n'était qu'une plaie.

Quand on ramassa l'infortuné, il était évanoui, et ne donnait plus de signes de sensibilité. Mais, grâce aux bons soins dont il fut entouré, il put non seulement revenir à la vie, mais encore conserver l'usage de ses deux doigts.

N'est-ce point, ou jamais, le cas de dire qu'il y a un Dieu... *pour les aéronautes ?*

W. DE FONVIELLE.

Cerises à l'eau-de-vie. — Puisque nous tenons les cerises, profitons-en pour en mettre une certaine quantité dans l'eau-de-vie. A cet effet, nous n'attendrons pas qu'elles soient complètement mûres pour les cueillir et nous leur couperons la moitié de la queue. Nos dispositions ainsi prises, nous pèserons autant de fois 250 grammes de sucre que nous aurons de kilos de cerises ; nous en ferons un sirop, puis nous le mélangerons avec de l'eau-de-vie en quantité suffisante.

Après refroidissement, nous le mettrons dans un bocal avec les cerises, nous y ajouterons, si bon nous semble, quelques morceaux de cannelle et deux ou trois clous de girofle qui ne gâteront pas la sauce, et nous boucherons le bocal comme nous l'entendrons.

— *Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.*

DEUX ENFANTS SAUVAGES

UNE famille sauvage quitte un jour le fort Naskapi pour aller se fixer près du lac Manawan, et y vit de chasse et de pêche pendant quelques semaines. Nous sommes à la période des longs jours. Le crépuscule et l'aurore se rencontrent, et, pendant plus de quinze jours, la nuit cherche en vain à envelopper de ses ténèbres cette partie du Canada qui, au même moment, salue à l'occident le coucher du soleil, et à l'orient le lever de l'aurore.

Quatre personnes composent cette famille indienne : le père, la mère et deux enfants, dont le plus vieux a six ans. La vie se passe bien paisible à l'ombre de leur petite tente de caribou. Chaque matin, le père, à l'aide de son canot d'écorce, va faire une visite à ses rets de *babiches* de caribou, dont les mailles de cinq pouces doivent contenir quantités de gros poissons. La pêche finie, il s'en revint sous sa tente, s'étend sur ses branches de sapin, se tourne sur le côté gauche, mange un poisson, puis se tournant sur le côté droit, en mange un autre, puis il bâille, tâche de s'endormir ; qu'il réussisse ou non, les mâchoires vont toujours leur petit train, et chair et arrêtes de poisson disparaissent dans le gouffre de son estomac. La femme travaille, elle travaille le matin, elle travaille le midi, elle travaille le soir, elle travaille presque la nuit entière. Il faut préparer les peaux de caribou pour les habits, elle doit aller au loin chercher du bois pour la cuisine, et nous ne devons pas oublier que c'est à elle seule de veiller sur les enfants.

Les petits enfants jouent dans le sable de la grève ; des petits Canadiens de leur âge feraient des fours ; eux font des chaussées, des trappes ; avancent leurs petites mains en glissant pour imiter la loutre et se font presser les doigts par la baguette disposée de manière à écraser leur loutre imaginaire qui généralement, meurt du premier coup. Il faut être bien ferme pour ne pas aimer à réussir du premier coup !

Leur vie est donc bien tranquille. Pas de bateaux à vapeur, pas de chemin de fer du Nord ou du Sud, pas de journaux qui viennent leur parler de l'huile St-Jacob ; pas d'élections, n'attendant par conséquent aucune place du gouvernement ; pas de boissons, ne pouvant enivrer personne ni acheter les consciences " pour le plus grand bien de notre Patrie commune, pour conserver intactes les traditions d'une sainte politique," ces peuples évangélisés, pratiquant notre sainte religion, seraient les plus heureux mortels du dix-neuvième siècle. Un proverbe dit : le bonheur qu'on veut avoir en ce monde gâte celui qu'on a. Ces paroles ne doivent pas être à l'adresse des sauvages qui se contentent de bien peu. Un peu de caribou, du poisson et une écorce de bouleau pour faire un canot, voilà toute l'ambition des Rothschild des bois plus heureux, jouissant d'une meilleure santé et vivant plus vieux que ceux de Londres. Mais fermons la parenthèse et revenons à notre famille.

Un matin, le père va voir à ses rets. Il les soulève tranquillement. Elles pèsent plus que d'habitude, quelques gros poissons sont capturés ; il faut donc y aller prudemment, car le lac est agité sous l'effet du vent. Tout à coup, une houle, plus forte que les autres, vint soulever le canot et le jeter contre les *flottants* du rets. L'embarcation tourna et l'homme, mêlé dans les rets, disparut. Le vent entraîna le canot, la perche qui indiquait l'endroit où se trouvaient les filets le suivit, et le poids du pêcheur noyé à probablement entraîné le rets au fond du lac.

Les deux enfants dorment dans la cabane.

La mère est dans les bois, cherchant quelques branches sèches...

Le plus vieux des enfants se lève, il voit son petit frère qui joue dans les cendres du foyer, il se met à jouer avec lui. Le jour s'avance, le plus jeune des enfants pleure et demande à manger, et son frère de répondre :

— Maman s'en vient, tiens, regarde là-bas, sur la montagne, elle cueille de belles petites graines rouges pour bébé.

Et les enfants de recommencer à jouer. Un quart d'heure se passe. Nouveaux cris de la part du cadet, que son petit frère cherche en vain à calmer. A la porte de la cabane se trouvaient